

LE SOLEIL

Québec, Le Soleil, mercredi 8 mars 1995

LES IDÉES DU JOUR

La réforme de l'éducation : l'essentiel et le secondaire

par ANTOINE AYOUB

M. Antoine Ayoub est professeur d'économie et fondateur du Groupe de recherche en économie de l'énergie et des ressources naturelles (GREEN) à l'université Laval.

Quand on discute de l'éducation de nos enfants, ce n'est ni plus ni moins que de l'avenir même du Québec que l'on discute. Manquer cette éducation, c'est se condamner à végéter à la périphérie des nations qui font le progrès. C'est dire combien il faut être responsable, vigilant et en même temps ouvert d'esprit quand on aborde une question d'une telle gravité.

Hélas !, quand on écoute le discours des protagonistes de ces réformes (fonctionnaires, hommes politiques, syndicalistes, enseignants...), on ne peut s'empêcher de ressentir un certain malaise. L'essentiel paraît être évacué en faveur d'approches politiques, bureaucratiques et corporatistes qui manquent généralement de vision globale.

Apprendre à apprendre

En un mot comme en dix, le fond du problème est que l'ensemble du système de l'enseignement au Québec, du primaire à l'université, s'est attaché, ce dernier quart de siècle, à transmettre au plus grand nombre possible de jeunes des « matières » éparpillées en oubliant presque complètement le principe de base de tout enseignement de qualité : faire apprendre aux jeunes comment apprendre au lieu de se contenter de leur faire ingurgiter des connaissances parcellaires et sans liens.

Les conséquences d'un tel renversement dans les priorités ? Un enseignement en pièces détachées sur un fond d'analphabétisme culturel désolant, des études poursuivies sans autres motivations que le diplôme-gagne-pain, une incapacité mutilante à s'adapter aux changements, un discours pauvre et à souffle court, tant à l'écrit qu'à l'oral, et, plus que tout, un désarroi manifeste chez les jeunes qui se demandent à quoi sert, finalement, toute cette « comédie » surtout quand le marché de l'emploi n'est pas au rendez-vous, comme aujourd'hui.

Sombre, exagéré, déformé ce bilan ? Voir ! Si vraiment tout va bien, pourquoi donc tout ce brouhaha ?

Que des exceptions existent et que des réussites exemplaires se font jour, qui peut le nier ? Mais des cas hors normes existent partout, toujours et dans tous les systèmes... même les plus mauvais. Cela n'est nullement une exclusivité du Québec et cela ne prouve, finalement, qu'une chose : que les cas d'exceptions triomphent, par leur génie propre, de tous les obstacles. Mettre en avant ces cas d'exceptions pour faire oublier la situation de la majorité, c'est tout simplement de la démagogie bon marché.

Aller à l'essentiel

Mais que veut dire au juste apprendre à apprendre ?

Essentiellement deux choses, pour être bref : d'abord, quelques valeurs pédagogiques fondamentales et bien ciblées et, ensuite, des enseignants compétents, dévoués et scrupuleux pour les véhiculer, les enrichir et les transmettre. Tout le reste est secondaire ou relève de l'intendance qui doit, plus peut-être dans l'éducation que dans l'armée, suivre et non pas précéder.

Si l'on accepte de ne plus considérer l'enseignement comme un champ d'expérimentation pour toutes sortes d'innovations pédagogiques farfelues et coûteuses, force est de revenir sur trois critères ou orientations pédagogiques qui ont déjà amplement fait la preuve de leur réussite. Pour diverses raisons, le système de l'enseignement au Québec semble malheureusement les avoir oubliés, ces derniers 25 ans, dans son désir de vouloir nécessairement être original. Bien plus, toute réforme qui ne s'inspire pas de ces critères me semble condamnée à gratter la surface sans aller au fond des choses.

Le goût du travail

Le premier critère pédagogique est la transmission du goût du travail bien fait, ce qui exige, dès le départ, une discipline de vie met-

tant l'accent sur le travail comme une des valeurs suprêmes de la société toute entière. Par définition, cette valeur exclut l'à-peu-près, le bricolage et la facilité.

Ce n'est tout simplement pas vrai que seuls les Japonais, les Allemands ou les Coréens sont capables d'adopter une telle valeur et de la pratiquer dans leur vie quotidienne. Sans aller chercher loin d'autres exemples, interrogeons l'histoire du Québec elle-même. Qu'ont-ils fait les ancêtres des Québécois d'aujourd'hui sinon travailler avec un acharnement et une continuité qui forcent l'admiration pour vaincre une nature et un climat pour le moins inhospitaliers ?

Un mythe insidieux

Le ramollissement, l'indolence et parfois même la paresse de la jeunesse québécoise d'aujourd'hui sont les reflets d'un mythe insidieux et nocif qui leur a été transmis par la génération de leurs parents. Ce mythe veut que la révolution tranquille ait définitivement enterré le sous-développement, fait accéder le Québec à la fameuse société de consommation et que, par conséquent, le temps des loisirs et des revendications sans bornes est arrivé.

Ai-je vraiment besoin de trop argumenter pour convaincre quiconque que ce mythe est en train de faire naufrage et qu'il risque en plus de faire de nous, au Québec et au Canada, l'Argentine ou le Brésil de l'Amérique du Nord.

Il faut bien souligner que l'apprentissage du travail bien fait commence dès le primaire et doit se poursuivre sans relâche jusqu'à devenir une seconde nature. Un exemple qui peut paraître anodin, mais que je considère pour ma part comme très symptomatique, est tout simplement la calligraphie ! Combien de jeunes possèdent vraiment une écriture lisible ? Je n'ai pas à ce sujet de statistiques à exhiber, mais j'ai en revanche mon expérience de professeur. Dans une première approximation, je dirai que presque la moitié des étudiants (les étudiantes sont généralement mieux nanties) présentent des copies qui font peine à voir avant de faire peine à lire !

Brouilles que tout cela ? L'informatique et le traitement de textes régleront définitivement toutes ces « misères » ? Si l'on m'oppose ces arguments, je change rapidement de sujet sans être convaincu. On m'avait déjà servi, il y a une vingtaine d'années, en plein essor de la période du « joual », que l'essentiel est d'avoir des idées et que la langue avec laquelle on les exprime importe peu ! Ai-je besoin de souligner les dégâts énormes qu'une telle mentalité a fait subir à nos jeunes ?

L'esprit de synthèse

Le deuxième critère pédagogique fondamental est l'esprit de synthèse qui vient compléter le premier critère et l'empêcher de rétrécir l'horizon de l'individu à une tâche, à un sujet ou, plus encore, à le confiner dans l'apprentissage de recettes de cuisine, dans chaque domaine, sans lui donner le coût et lui faire apprécier l'art de la gastronomie !

Cet esprit de synthèse, qui doit être un objectif inlassablement poursuivi de tout enseignement de qualité, est presque complètement absent chez nos jeunes. Non pas parce qu'ils sont incapables de l'acquiescer ; tout simplement parce que personne n'a pris la peine et le temps de les exercer à le posséder.

Sans cet esprit de synthèse, l'imagination tombe en panne, la motivation se dégrade et le décrochage sera la réponse à l'« à-quoi-bon ». Il faut bien souligner, par ailleurs, que le collage d'idées et d'informations éparses, qu'on appelle « recherche » dans nos écoles, est très loin de cet esprit.

Celui-ci exige la logique dans le raisonnement et dans l'ordonnement des idées, la capacité de formuler une problématique générale du sujet traité (le fameux « fil conducteur »), l'habileté à construire un plan de présentation écrite ou orale et la possession d'une langue (préférentiellement même deux) avec laquelle on peut s'exprimer avec clarté et précision.

En somme, l'esprit de synthèse, tout en justifiant l'apprentissage nécessaire de la logique et des langues, offre au jeune une manière articulée pour appréhender les

problèmes, un esprit ouvert aux idées nouvelles, mais soucieux d'établir leur filiation avec l'histoire du savoir et, finalement, une aptitude à lier toute synthèse à l'action et à la prise de décisions.

L'esprit critique

Le troisième et dernier critère est l'esprit critique, qui est le contraire même de l'esprit de contestation. L'un est intimement lié à l'amour de la vérité pour elle-même et nécessite une tête bien formée, une bienveillance aux idées de l'autre et le doute méthodologique comme démarche et comme approche. L'autre, l'esprit de contestation, est un mouvement d'humeur nourri par la frustration et ramenant vers elle.

C'est cet esprit critique qui est à la base même de la créativité et de l'innovation dans tous les domaines : de la science à la technologie en passant par la philosophie, l'art et les sciences humaines. C'est cet esprit seul qui est aussi à la base d'une société civile progressive et pacifiée. C'est lui, et lui seul, qui constitue le barrage efficace contre la manipulation des démagogues, les errements des idéologies et l'envahissement des modes.

Avec cet esprit critique, je ne crains pas du tout la domination des médias électroniques sur le cerveau et sur le comportement du citoyen. En son absence, en revanche, ces mêmes médias conduisent inéluctablement à l'abêtissement des individus et à leur transformation en moutons de Panurge manipulables à volonté.

Une deuxième révolution tranquille

On aura sans doute compris, à la lumière des trois critères que je viens de résumer, que l'éducation est un problème infiniment plus

sérieux et plus complexe que des acrobaties consistant à substituer un bloc de cours par un autre ou des distinctions à faire entre professeur-tuteur et professeur-titulaire ou même du débat, déjà mal engagé malheureusement, entre décentralisation et centralisation des universités.

La réforme de l'éducation, si elle est bien comprise et si vrai-

ment elle est désirée, sera sans doute l'équivalent d'une deuxième révolution tranquille, pas moins. Elle entraînera, pour réussir, des modifications radicales dans le rôle de l'État, dans le statut de l'enseignant, dans le carcan syndical... etc. Cette réforme sera, aussi, le test de notre propre capacité à soulever les bonnes questions et à les résoudre par nos propres moyens,

car l'éducation, comme on sait, est un des rares secteurs qui ne prêtent pas le flan aux sempiternelles diversions-conflits entre le provincial et le fédéral. Pour ceux qui sont toujours à la recherche de ce qu'ils appellent « projet de société », en voici un de taille. Il commandera, en tout cas, la survie du Québec peut-être plus qu'aucun autre projet.



M. Antoine AYOUB

Le fond du problème est que l'ensemble du système de l'enseignement au Québec, du primaire à l'université, s'est attaché, ce dernier quart de siècle, à transmettre au plus grand nombre possible de jeunes des «matières» éparses en oubliant presque complètement le principe de base de tout enseignement de qualité.